

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 86 (1941)
Heft: 1

Artikel: En lisant quelques études sur la campagne de Pologne
Autor: Montfort
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342030>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :	ABONNEMENT	Pour l'Etranger :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—		1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 4.—		3 mois fr. 5.—
Prix du numéro : fr. 1.50.		

DIRECTION, RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
Avenue de la Gare 33, Lausanne Compte de chèques post. II. 5209

ANNONCES : Société de l'Annuaire Vaudois S. A. — Rue Neuve, 1 — Lausanne

En lisant quelques études sur la campagne de Pologne¹

Ce n'est pas encore le moment de comparer ce qui s'est passé en Pologne avec ce qui aurait pu se passer chez nous. Il semble cependant utile de mettre en vedette quelques faits, en laissant, le plus souvent, au lecteur le soin de faire les rapprochements, de tirer les conclusions et les enseignements qui s'imposent.

Bien entendu, la campagne d'Albanie offrirait beaucoup d'intérêt pour nous, mais il faut bien considérer que nous sommes encore très mal renseignés à son sujet, qu'elle

¹ « Polens Vernichtung als Vorschule für den genialen Durchbruch der deutschen Panzerwaffe im Westen » (*Militär-Wochenblatt* 1940, No 10).

« Kampfserlebnisse aus dem Feldzug in Polen » 1939 (E. S. Mittler & Sohn, Berlin).

« Panzer packen Polen ». (E. S. Mittler & Sohn, Berlin).

ne met en jeu qu'un de nos voisins et que le Plateau suisse en été n'est pas l'Albanie en hiver !

* * *

Il paraît établi que la campagne de Pologne, après la guerre d'Espagne, a servi aux Allemands à se faire la main en vue de la grande bataille sur le front ouest. Une étude d'un journal militaire danois, reproduite complaisamment par le *Militär-Wochenblatt*, présente cette question d'une manière intéressante ¹.

On sait, par ailleurs, que l'organisation de détail de l'infanterie allemande a été changée, en pleine guerre, après la campagne de Pologne. On n'ignore pas, d'autre part, qu'après les opérations d'Espagne et de Pologne les blindages des chars allemands ont été renforcés. La proportion des chars lourds a certainement été augmentée, par rapport à l'ensemble de ces engins.

Par contre, l'E. M. français, après avoir exercé une influence malheureuse sur le commandement polonais, semble n'avoir pas su tirer les enseignements qui s'imposaient après la campagne ou, peut-être, n'avoir pas pu les faire exécuter. L'expérience d'autrui sert peu, à moins de faire soi-même un réel effort.

* * *

Il fut un temps où l'on estimait que le territoire lui-même n'avait pas d'importance, mais que le but final était l'armée ennemie qu'il fallait vaincre avant tout. Ce point de vue a évolué et on a ensuite soutenu qu'il est plus important, pour l'économie de guerre, de garder les territoires industriels et agricoles. La lutte, la défense du pays devait commencer dès le poteau frontière. Ce sont ces arguments qui ont poussé la France, par exemple,

¹ « Polens Vernichtung als Vorschule für den genialen Durchbruch der deutschen Panzerwaffe im Westen » (*Militär-Wochenblatt* 1940 No 10).

à ériger la ligne Maginot à la frontière même¹. C'est probablement pour les mêmes raisons que le commandement polonais a décidé de porter les lignes de défense à la limite du territoire national. En choisissant la ligne du Narew, de la Vistule et du San, comme position d'armée, les Polonais se seraient trouvés dans la situation désagréable d'avoir Varsovie en première ligne, dès le début de la campagne.

* * *

Si cette théorie stratégique a déterminé le maréchal polonais à placer sa défense à la frontière même, on doit se demander immédiatement si l'armée polonaise avait les moyens nécessaires pour tenir une ligne aussi longue. Il semble bien que non. En admettant qu'elle eût le temps de l'occuper — nous verrons plus loin que ce ne fut pas le cas — les unités auraient été étalées en cordon, sur des fronts exagérés, et sans aucune profondeur. C'était folie de croire qu'elles pourraient offrir dans ces conditions une résistance appréciable à l'attaque allemande. Il faut donc admettre que les Polonais, mal renseignés et mal conseillés, sous-estimaient la puissance militaire allemande.

A ce point de vue, il ne paraît pas que la leçon servit aux Français qui — neuf mois plus tard — commirent exactement les mêmes fautes : fronts exagérés, sous-estimation de l'adversaire.

* * *

Une ligne fortifiée le long de la frontière aurait sans doute renforcé d'une manière appréciable la résistance polonaise, mais elle aurait été financièrement irréalisable pour la Pologne. La frontière avec l'Allemagne et la Slovaquie mesurait 1400 km., sans aucun obstacle naturel, alors

¹ Ce sont vraisemblablement les mêmes motifs qui ont incité le commandement français à pousser, le 10 mai, son aile gauche à la rencontre de l'ennemi jusqu'à la Meuse, Namur, Gembloux, la Dyle, Anvers, pour « maintenir le plus à l'Est possible les forces allemandes ».

que la ligne Maginot n'avait au total que 350 km., dont la moitié était renforcée de l'obstacle naturel du Rhin. Or cette dernière, véritable *ligne*, manquait de profondeur. Ce devait être *a fortiori* le cas des fortifications polonaises.

* * *

L'armée polonaise n'était pas prête. On avait bien décidé un programme de réarmement, mais celui-ci était loin d'être réalisé en septembre 1939. L'insuffisance numérique des armes anti-avions et des armes anti-chars était particulièrement sensible.

Cette constatation faite en septembre 1939 n'a guère servi de leçon aux Français.

* * *

La mobilisation complète des forces polonaises fut trop tardive et la *réunion des forces* ne put jamais s'effectuer. Une seule division de couverture sur 28 put atteindre son secteur à l'aile gauche de l'armée.

La réserve principale du commandement polonais — dix divisions — ne put se rassembler dans la région qui avait été fixée.

Alors qu'on devait savoir que les Allemands auraient immédiatement la supériorité absolue de l'air, c'était une dangereuse illusion que de faire fond sur des possibilités de mouvement de masses importantes, qu'il s'agisse de mobilisation ou de concentration.

* * *

Comme chacun le sait, l'Allemagne doit, en premier lieu, ses grands succès à ses divisions blindées¹. Il y en avait 15 : 8 lourdes et 7 légères.

¹ « Ohne die deutsche Panzertruppe kein Polenfeldzug von 18 Tagen im Herbst 1939 ; das darf auch schon heute festgestellt werden ». « Panzer packen Polen » : Erlebnisberichte von Oberstleutnant Kurt Bernhard. (Mittler & Sohn, Berlin.)

Les divisions blindées lourdes avaient pour tâche de percer le front ennemi, tandis que les divisions blindées légères devaient exploiter la percée en attaquant à revers les unités qui résistaient encore. Le but de cette tactique devait exclure toute possibilité de retraite pour le défenseur.

Dans la campagne de Pologne, les différentes tâches des divisions blindées, lourdes et légères, ne purent se distinguer nettement, car les unes et les autres prirent aussi bien part à la rupture du front qu'aux actions d'exploitation. C'est dû au fait que l'armée polonaise fut complètement bouleversée par l'action de l'aviation et qu'elle se trouva dans un état qui ne lui permit plus de résister sérieusement.

Il y a lieu de relever que les divisions blindées n'étaient pas uniquement formées de troupes blindées, mais qu'elles étaient renforcées par des détachements d'infanterie, d'artillerie et de pionniers motorisés. Cette composition leur permettait d'occuper le terrain, de faire face aux réactions de l'adversaire et de remettre en état les voies de communication en attendant les gros.

La surprise causée par la violence inouïe de l'attaque allemande — que les Polonais ne se représentaient pas du tout et à laquelle ils n'étaient pas préparés — bouleversa à un tel point l'organisation des forces armées de la Pologne qu'elles furent, dès le début des hostilités, littéralement disloquées. L'aviation allemande eut bientôt la maîtrise absolue de l'air, l'aviation polonaise étant anéantie et celle des alliés n'ayant pas apparu. Dès le 1^{er} septembre, la mobilisation et la concentration furent entravées sérieusement.

Les 5 C. A. qui devaient défendre la frontière n'atteignirent pas les positions qui leur étaient assignées,¹ mais

¹ Neuf mois plus tard, l'aile gauche française s'est portée à la rencontre de l'ennemi. A la IX^e Armée, la 18^e division, par exemple, n'a pu mettre en ligne sur ses positions improvisées de la rive gauche de la Meuse, vers Dinant, que trois bataillons, au moment où les Allemands arrivaient au contact.

durent s'arrêter sur des positions plus ou moins imprévues¹. Ils furent bousculés et livrés à eux-mêmes des jours entiers, sans aucune liaison entre eux et avec le commandement de l'armée.

La réserve d'armée qui devait se grouper vers Kielce-Radom ne put se rassembler à cet endroit, à part quelques divisions. Les autres divisions arrivèrent peu à peu et furent battues isolément. Le commandement polonais fut donc submergé et annihilé dès le début de la campagne.

Tandis que l'aviation bombardait les arrières, les 15 divisions blindées lourdes et légères percèrent les fronts et attaquèrent les états-majors, l'artillerie. Les trains, les batteries, privés de leurs chevaux, furent contraints tout simplement d'abandonner leur matériel.

Alors que les troupes polonaises ne pouvaient se déplacer que de nuit, les unités allemandes avaient toute la journée à leur disposition.

Le rôle de l'aviation allemande fut donc capital, mais « sans les troupes blindées allemandes, il ne pourrait être question d'une campagne de 18 jours en automne 1939 ; cela doit être déjà fixé dès maintenant » (Général-major von Schell).

Les forces blindées allemandes ont percé sans difficulté le front des troupes polonaises, car les obstacles anti-chars et les armes anti-chars étaient insuffisants et sans profondeur. Les troupes blindées avançant de Prusse orientale et de Poméranie opéraient le long de la Vistule inférieure, pendant que les armées des généraux Blaskowitz et Reichenau empêchaient les Polonais de traverser le San. Enfin

¹ Le résultat aurait été le même, à peu de chose près, si ces positions avaient été inachevées. L'aile gauche française (G. A. 1) a occupé des positions improvisées sur la ligne Meuse, Namur, Gembloux, la Dyle, Anvers. Les positions du centre et de l'aile droite (G. A. 2, G. A. 3) étaient inachevées — pour ne pas dire qu'elles n'étaient qu'ébauchées ; noyaux permanents de la *Ligne Maginot* mis à part — après neuf mois de soignant travail.

les forces blindées du général Küchler pénétrèrent jusqu'à Brest-Litowsk et prirent possession, par surprise, des ponts sur le Narew et le Bug. Tous ces groupements progressèrent à une telle allure qu'il faut bien admettre qu'ils ne rencontrèrent aucune résistance importante. Ainsi, par exemple, une division blindée du groupement du général Blaskowitz a progressé de 250 km. en huit jours, tout en livrant combat à la 21^e division polonaise. Cette division blindée réussit à pénétrer jusque dans les faubourgs de Varsovie. Alors même que ces forces ne purent entreprendre le combat de rues, par suite de manque d'infanterie, cette poussée garde une grande importance au point de vue opératif, pour employer un terme à la mode chez nous.

Un épisode de ce raid, tiré de « Panzer packen Polen », nous donnera la physionomie d'une opération de ce genre, tout en nous montrant que les chars peuvent être arrêtés et ont été arrêtés, mais trop tard.

* * *

« Attaque ! Nous, les hommes des « blindés », savons ce que cela veut dire. C'est là notre raison d'être. Plusieurs fois déjà nous avons attaqué dans le terrain avec succès.

Mais aujourd'hui, il y a du nouveau. Huit jours après le début des hostilités, nous sommes devant une ville de 1,3 millions d'habitants dans laquelle une irruption doit être tentée.

L'aviation a rendu compte que de fortes barricades doivent nous interdire l'entrée de la ville¹. Au surplus, on s'attend naturellement à un combat de localité.

Nos « blindés » passent la nuit avant l'attaque sous les murs de la ville, en « hérisson », avec feux organisés de tous côtés. La garde est montée par relève, car nous ne nous laissons pas surprendre. De temps en temps, notre salut

¹ Varsovie.

est envoyé à la ville sous forme d'obus qui éclatent à quelque distance devant nous.

Cinq heures ! Une nuit désagréable est enfin passée... Le chef de compagnie revient de la distribution d'ordres du commandant de groupe et il appelle à lui les chefs de section pour les orienter brièvement sur la situation et pour leur donner les ordres d'attaque.

Je¹ suis chef du groupe de commandement de la compagnie et je forme équipe de combat, dans mon char, avec le conducteur et le radiotélégraphiste ; ma tâche, avec deux autres chars, est de protéger le chef de compagnie et, s'il est nécessaire, d'établir la liaison avec les sections, comme encore d'explorer.

Six heures ! Mise en place sur la base d'attaque. Une légère appréhension ; aucune parole inutile n'est plus prononcée ; seuls quelques ordres brefs au conducteur et au télégraphiste interrompent le silence. Je regarde de l'intérieur de la tourelle. Derrière moi, mon brave moteur tape régulièrement et haut dans l'air ronflent quelques obus.

Le dispositif de combat de la compagnie et l'ordre d'attaque nous arrivent par la radio. Notre nom conventionnel est « Busard » (buse) et les derniers mots de l'ordre sont : « Busard, pour le combat ! Marche ! »

Le char roule. Devant moi, le chef de compagnie. Une haute barrière est traversée vers la gauche et nos sections sont visibles dans les jardins qui se trouvent devant les maisons, à gauche et à droite. Des feux de fusil et de mitrailleuse éclatent, mais cela ne nous gêne guère, habitués que nous sommes au son clair des balles qui ricochent sur la tourelle. Nous recherchons soigneusement les endroits d'où partent ces feux et nous y répondons.

Subitement, le chef de la section de premier échelon rend compte : « Deux chars en panne ! » Aussitôt le chef

¹ Sergent-major Ziegler.

de compagnie ordonne à la section suivante de pousser en avant. Celle-ci est à son tour arrêtée peu après. Pourquoi ? Je ne sais pas. J'apprendrai beaucoup plus tard qu'elle a passé sur des mines.

Tout vibre en moi ; l'appréhension a disparu et la bonne « Stimmung » de l'attaque s'est créée. Je demande au chef de compagnie de prendre le commandement du reste des sections de premier échelon, car le char du deuxième chef de section, qui a aussi passé sur une mine, a versé.

L'autorisation de pousser en avant m'est accordée et je roule en donnant l'ordre aux autres chars de me suivre rapidement. Des arbres, des maisonnettes et des barrières s'écroulent et la première rue est traversée. En s'approchant, on voit partout des fossés de tirailleurs et des travaux, mais ils ont été abandonnés aussitôt par les Polonais, si grande est leur peur de nos chars. Peut-être ne s'attendaient-ils pas à nous voir arriver à travers le champ de mines. Pendant ce temps, le tir qui des maisons s'abat sur nous n'a pas cessé. J'ai la tête à la lunette et, aidé du conducteur, je cherche le chemin à suivre.

La chaleur commence à se faire sentir dans le char. La sueur nous coule du front et nous respirons la poussière de la poudre du canon et de la mitrailleuse à pleins poumons. Cela ne nous gêne guère, les nerfs sont trop tendus. Sans défaillance, le radiotélégraphiste maintient la liaison avec le chef de compagnie qui suit.

La progression se poursuit régulièrement entre les maisons et à travers les cours dans de nouveaux jardins. Ici aussi, on tire sur nous de tous côtés. Une courte halte est faite pour s'orienter et pour permettre la liaison avec les chars qui suivent.

Deux cents mètres devant moi apparaît l'angle d'une barrière de bois qui peut être utilisée comme prochain couvert. Un cri au conducteur : « Hannes, pleins gaz ! » et

je lui montre la direction. Le moteur donne son maximum ; je tire pendant la marche, car devant moi, dans un jardin, une lueur de départ s'est produite. La barrière est atteinte. Un regard à travers la fente de vision arrière me fait découvrir, à trente mètres derrière moi, le chef de compagnie. Les autres chars ne suivent pas. Je pense : « Ils viendront » et je donne l'ordre à mon conducteur de continuer rapidement.

Encore deux cents mètres et nous trouvons une rue qui se dirige vers le centre de la ville. Nous voulons la prendre, car je me représente l'effet rapide que la masse des chars produirait en atteignant cet objectif.

« Touché dans l'ouverture », crie mon conducteur. Le projectile d'un fusil anti-chars a fracassé la fente de vision du conducteur et brisé le verre de protection. Le conducteur ne voit plus ; je lui crie de changer le verre tandis que je tourne fièvreusement la tourelle et que je tire sur une remise à bois d'où le feu doit être parti.

La rue est atteinte. Je regarde rapidement en arrière ; maintenant c'est le chef de compagnie qui n'est plus là. A trois cents mètres, trois chars sont arrêtés ! « Pourquoi ne viennent-ils pas ? » Le télégraphiste donne sans interruption l'ordre d'avancer. Ruisselant de sueur, assis en dessous dans son coin, il télégraphie et me tend tambours et magasins de munitions.

La mitrailleuse est enrayée. Je retire la platine : il y a rupture de douille. Alors, changement de canon. Rapidement, je jette un coup d'œil par la lunette et je distingue un civil qui accourt ; un court mouvement de son bras : une grenade vole et éclate sur nous sans causer de dommage. Il n'a pas le temps d'en lancer une seconde, car mon canon le met en pièces.

Deux cents mètres plus loin, sur le talus d'un chemin de fer, une cinquantaine de Polonais se déplacent en courant. La mitrailleuse tire de nouveau. Une grêle de projectiles fauche l'ennemi.

Pendant ce temps, le télégraphiste a appelé sans interruption les chars qui sont restés en arrière. A un moment donné, branché sur la fréquence du groupe, il reçoit l'ordre suivant : « Prenez le commandement de la compagnie et poussez en avant ! ». Qu'est-il arrivé au chef de compagnie ? Est-ce qu'il s'est hasardé sans protection trop en avant ?

Deux chars légers et un char moyen me rejoignent. Ordre leur est donné de continuer l'attaque avec moi et de pousser par la rue vers le centre de la ville ¹. A ma droite se trouve le char moyen, derrière moi les deux chars légers. Tout en arrosant les points suspects, je vois subitement, demi-à-gauche dans un jardin, une gerbe de flammes et j'entends l'explosion d'obus. Le dépôt des munitions d'un canon de 7,5, qui se trouve en position prêt à tirer sur nous, a été atteint par hasard. Tous les servants de la pièce ont disparu.

Et voilà qu'en face surgit un obstacle anti-chars. Pas moyen de l'éviter ; il faut le franchir. Avec précautions le char de droite se dirige sur lui et passe au travers. Je l'appuie de mon feu. C'est l'enfer qui commence. Devant nous éclatent rapidement plusieurs obus l'un après l'autre. Le canon de 7,5 doit être de nouveau quelque part en position. Je le cherche et je tire « tant que ça peut ».

Pendant un changement de magasin je jette un regard autour de moi. Les deux chars légers sont en flammes ! Il y a donc encore un canon derrière nous ? Peut-être est-ce un char ennemi, peut-être une arme anti-chars ? Je n'ai pas le temps de réfléchir longtemps. Ordre est donné au char qui est à côté de moi de tourner et de reprendre rapidement le chemin par lequel nous sommes venus et je tire de nouveau sur le canon qui est devant moi.

Avant de tourner, le char moyen a reçu un obus de 3,7 cm. dans son moteur, mais l'obus n'a pas éclaté. Je serre les

¹ Varsovie.

dents et presse la tête contre l'oculaire de visée, contracté par la recherche de l'ennemi. Chance incroyable : un des chars en flammes dégage une fumée qui me protège vers l'arrière, tandis que l'ennemi qui me fait face continue à tirer trop court. Un obus siffle sous le char, arrache une partie du châssis du moteur et par son explosion nous soulève un peu hors des ressorts.

Mon char d'accompagnement a disparu ; c'est maintenant pour nous le moment difficile. En arrière et retour ! Le conducteur tourne brusquement le char et fonce dans la rue en passant à côté des chars en feu et à travers les nuages de fumée. ...Encore 50 mètres à parcourir jusqu'aux jardins ! Aussi je tire sans arrêt, enfilant la rue de mon feu. D'un instant à l'autre, je m'attends à recevoir le touché mortel. Il ne vient pas.

Nous atteignons les jardins et nous roulons dans la rue principale. Derrière nous n'éclatent plus que quelques coups de fusil et quelques rafales de mitrailleuse.

Derrière un buisson, un camarade, le conducteur d'un des chars incendiés, se lève brusquement. J'ouvre le couvercle de la tourelle, un appel, et rapidement il saute en sûreté dans le char, sur les genoux du télégraphiste.

Une porte cochère en fer veut nous barrer la route. Le conducteur s'arrête peu avant, se dirige directement sur elle, et, d'un seul effort, la porte vole en morceaux.

Enfin la route principale est atteinte. Plusieurs chars de notre groupe sont déjà rassemblés ici. De la ville part un feu ininterrompu d'artillerie qui a mis hors de combat, par des coups directs, plusieurs chars de notre régiment.

Ma tourelle ne tourne plus. C'est peut-être la suite du choc contre le portail, peut-être aussi le résultat des quantités de briques, qui, pendant le trajet entre les maisons, sont tombées sur nous.

En soulevant le couvercle de la tourelle pour mieux voir,

j'aperçois, à proximité, mon chef de compagnie adossé au coin d'une maison. Impassible, il se défend pistolet en main contre des tireurs ennemis qui occupent les fenêtres. Lui aussi saute dans mon char et nous continuons à nous replier. La tourelle enrayée, cinq hommes dans le char, le combat ne nous est guère facile !

Pendant le trajet de retour, le chef de compagnie me dit que son char fut mis hors de combat et que son télégraphiste a été blessé. Il a renvoyé le blessé en arrière, accompagné du conducteur, tandis qu'il restait en avant et continuait à combattre avec son pistolet.

Nous nous retrouvons finalement dans notre position de départ. Quelques camarades sont déjà là. Leurs chars ont été détruits par les canons ou par les mines et ils sont revenus à pied. Ils racontent qu'un de mes hommes est mort, brûlé dans un des chars qui ont pris feu derrière moi. Son conducteur blessé a été ramassé.

Plusieurs engins du groupe reviennent en arrière dans un ordre parfait.

L'attaque a duré cinq heures. *Elle a échoué en face de la défense puissante de la ville*¹. »

* * *

Malgré la résistance de Varsovie, l'armée polonaise était donc disloquée. Son commandement était sans action sur les troupes et, alors même que certains groupements avaient vaillamment combattu jusqu'à la dernière cartouche, elle ne pouvait éviter la défaite complète.

La part des divisions blindées — les Allemands le disent clairement — dans la campagne de dix-huit jours est prépondérante. Avec l'aviation, ce sont les grands vainqueurs. Les autres armes n'ont fait, en somme, que du nettoyage et de l'exploitation.

¹ Varsovie. (C'est nous qui soulignons.)

* * *

La différence entre les combats de 1918 et ceux de Pologne en 1939, 21 ans plus tard, est considérable.

En 1918, la *neutralisation* de la défense était obtenue par un puissant appui de feu, à base d'*artillerie*, derrière lequel l'*infanterie* progressait lentement, ou par une attaque d'infanterie *accompagnée* par des chars. Le rôle de l'aviation était limité à l'exploration, à la sûreté, très exceptionnellement à de petites tâches de coopération. La moindre attaque demandait des efforts énormes et causait des pertes considérables.

En 1939, la *dislocation* de la défense est faite par les *divisions blindées*, les *chars indépendants* et par l'*aviation*. Les autres armes se bornent, en général, à nettoyer et à occuper le terrain conquis.

En 1918, c'était la guerre de position. En 1939, c'est la guerre de mouvement motorisée et mécanisée, mais ce n'est plus celle de 1914 ; il n'est peut-être pas inutile de le préciser chez nous.

* * *

La campagne de Pologne devait renseigner les alliés et leur montrer ce qui les attendait dans une guerre contre l'Allemagne.

Les chefs militaires et politiques étaient donc avertis. Ce que l'armée allemande a fait en Norvège, en Hollande, en Belgique et en France n'est que l'adaptation, en grand, de ce qu'elle avait expérimenté en Pologne. Pendant les neuf mois qui ont séparé les opérations de Pologne de l'offensive à l'ouest, il ne semble pas que les chefs des alliés aient rien compris, ni appris des événements précédents, cristallisés qu'ils étaient sur les expériences de 1918.

Colonel EMG. MONTFORT.
